Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 1

Artikel: Louis de la boutique
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-182688

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Louis de la boutique.

Louis B*** était commandant du 45me; sa réputation de «bon enfant» surpassait en éclat celle qu'il s'était faite comme militaire; aussi sa petite boutique d'épicier lui offrait-elle un champ d'opérations beaucoup plus à sa portée qu'une place d'armes.

On ne le connaissait dans la contrée que sous le nom de Louis de la boutique.

Ses amis racontaient que lorsque nous eûmes le conflit avec la Prusse, au sujet de la principauté de Neuchâtel, le roi Guillaume, assez inquiet en apprenant que la Suisse faisait ses préparatifs de défense, fit appeler notre ambassadeur :

— Est-ce que le 45me en est? lui demanda le roi.

— Oui, Sire.

— Est-ce toujours Louis de la boutique qui le commande ?

— Oui, Sire.

— Eh bien, au nom de Dieu, faisons la paix !

Nous avons eu ces jours-ci une véritable invasion d'individus cherchant chacun à exciter la pitié par un récit différent. L'un, pauvre communard, s'est échappé des pontons où il était retenu captif; l'autre a quitté Lyon où l'ouvrage manque; un troisième a été estropié dans des mines, aux environs de Marseille; un quatrième sort de l'hôpital de Genève, etc., etc.

Comment se fait-il que ces hommes au nez enluminé aient tous reçu le coup de l'infortune au même moment, c'est-à-dire au 1er janvier?...

Il y a là une singulière coïncidence.

A la recherche d'une épouse.

V

Louise avait les yeux tout rouges et encore pleins de larmes, lorsque revenue à la maison, elle serra la main de notre licencié en lui disant : « Ah! combien vous m'avez édifiée, soulagée, fortifiée, consolée, Monsieur Erhardt! et vous savez bien si ma vie est pénible et laborieuse.

— Certainement, je le sais! répondit Erhardt profondément ému. Mais ce fardeau qui vous a été imposé sans qu'il y eût de votre faute, vous le supportez avec une parfaite résignation.

— Lorsque j'étais encore toute jeune, poursuivit la couturière, ma bonne qui me tenait sur ses bras me laissa choir à terre. Elle n'en dit mot à personne. Mes parents ne s'aperçurent que trop tard que j'avais la colonne vertébrale déviée et la hanche droite déboîtée.

— Quant à moi, dit à son tour Mme Taafe, je dois reconnaître que votre sermon renferme beaucoup de bonnes choses. Voilà en effet une trentaine d'années que je porte un fardeau qui n'est pas mince. J'avoue que la chambre de Louise ne pourrait contenir tout ce qu'elle a cousu jusqu'ici, la bonne créature, mais qu'est-ce, en comparaison des montagnes de linge sale qu'il m'a fallu laver, porter à l'étendage, rapporter à la maison, humecter, empeser, repasser, calandrer, etc. Avant le point du jour, vous me trouvez déjà à la chambre à lessive, et souvent, le soir, le guet a déjà commencé sa ronde nocturne lorsque je rentre à la maison. Vous ne sauriez croire le chagrin que cela fait, lorsqu'après avoir bien coulé, savonné, rincé son linge et l'avoir étendu, vient une bonne averse de pluie qui vous force de tout recommencer. Mais ce qui me console, me soulage et me fortifie, c'est que vous avez dit, du haut de la chaire, que dans l'autre monde tout sera l'inverse de celui-ci. Ce qui a occupé ici le haut rang sera alors de la populace; et les travailleurs tiendront le haut bout. Cela me va! Je vous le dis tout net, j'en serai enchantée. Ha! ha! qu'il me tarde de voir là-haut dans le ciel, depuis ma fenêtre, la fière dame du premier ministre d'Etat laver mon linge, ce linge qu'aujourd'hui elle ne voudrait pas même toucher du bout du doigt. Je la vois étendre sa lessive et, si un coup de vent survient, courir après chaque pièce, comme un chien barbet court après la pierre que son maître a lancée. Pendant ce temps, moi, je boirai délicieusement ma tasse de café moka, que sur ce globe je ne puis m'accorder que le dimanche. Et puis je prendrai, avec mon café, des petits pains, des biscuits. Ça me va! Aussi vrai que je vous le dis, ça me va!

— Chère bonne dame Taafe, répondit Erhardt, vous vous faites là une idée bien matérielle des félicités spirituelles de la vie à venir!

— Que voulez-vous! répondit la blanchisseuse, aussi longtemps que je n'ai que des sens, je ne puis me représenter que ce que l'on perçoit par les sens. Du reste, chacun a son faible, et je parierais volontiers que les idées séraphiques que Mlle Louise et vous, avez des félicités éternelles, ne sont pas entièrement dégagées d'un certain petit point de vue charnel.

Erhard et Louise, sentant que Mme Taafe avait touché juste, rougirent tous deux.

Puis notre licencié rentra dans sa chambre. Il compara les longues études qu'il avait faites, le soin avec lequel il avait préparé son sermon, arrondissant les phrases, choisissant les expressions, avec le résultat produit sur la plupart de ses auditeurs, résultat dont la blanchisseuse venait de lui donner un échantillon sincère et sans malice.

Mais laissons Erhard méditer ce sujet trop long pour le traiter ici, retournons vers Mme Taafe, toujours sur son beau dire, et en train de causer.

— Avouez, bonnement, chère Louise, que votre souhait le plus ardent, en ce monde, est de vous voir unie avec celui que vous aimez en secret, et cela, quoique le Rédempteur ait dit que dans le ciel il n'y aura plus de biens conjugaux, qu'on ne prendra plus d'épouse, et qu'on ne donnera plus de filles en mariage.

— Comment pouvez-vous parler de la sorte? répondit Louise en rougissant jusqu'au blanc des yeux, comment pouvez-vous me supposer de pareilles idées, à moi, misérable créature contrefaite.

— Suffit! suffit! répondit la blanchisseuse, je sais ce que je sais, et, du reste, il faudrait que je fusse aveugle et sourde pour ne m'apercevoir de rien.

Louise, ne trouvant rien à répondre, rentra dans sa chambre en boudant.

En se rendant chez le fondeur d'étain, Erhard rencontra dans la rue une servante qui l'arrêta pour lui demander:

— N'est-ce pas vous, Monsieur, qui avez retiré du bassin Frida, l'enfant très mal élevée du conseiller aulique Brechling?

— Dans quel but m'adressez-vous cette question?

— Parce que c'est moi qui, en ce moment-là, étais la bonne qui aurait dû veiller sur la petite. Sa désobéissance méritait bien le bain froid qu'elle a pris, et qui, du reste, ne lui a pas fait de mal. C'est moi qui ai dû supporter la colère de Madame qui m'a chassée, à l'instant même et à grand fracas, de sa maison. Madame la conseillère, avant de faire de la morale à une servante qui s'arrête un instant avec un ouvrier jardinier, devrait commencer par se chapitrer elle-même.

Ah! si Monsieur le conseiller savait tout ce que je sais! s'il savait comment Madame amène, les uns après les autres, dans la maison, des amants, auxquels elle glisse dans le gousset l'argent qu'elle retient sur les gages des domestiques. Quant à moi, j'ai trouvé de suite une place où je me trouve bien mieux que dans la famille pleine de morgue de M. le conseiller. Voilà ce que je tenais à vous dire, afin que vous n'ayez pas une mauvaise idée de moi.

(*A suivre.*)

L. Monnet.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE.